

SIMARD, Sylvain, *Mythe et reflet de la France. L'image du Canada en France, 1850-1914*. Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Cahiers du CRCCF », n^o 25, 1987. 440 p. 34,95 \$

Pierre Savard

Volume 42, numéro 2, automne 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304700ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304700ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Savard, P. (1988). Compte rendu de [SIMARD, Sylvain, *Mythe et reflet de la France. L'image du Canada en France, 1850-1914*. Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Cahiers du CRCCF », n^o 25, 1987. 440 p. 34,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 42(2), 304–307. <https://doi.org/10.7202/304700ar>

SIMARD, Sylvain. *Mythe et reflet de la France. L'image du Canada en France, 1850-1914*. Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. «Cahiers du CRCCF», no 25, 1987. 440 p. 34,95\$

L'image du Canada en France constitue un objet spécifique d'enquête historique, réalisé dans ses traces imprimées et autres qui ont abouti à un discours idéologique constitutif de la référence canadienne dans le champ français. Canada authentique ou Canada imaginaire importe peu ici, en dernière analyse. Par contre, l'attention à la conjoncture politico-culturelle de la France est capitale, car elle détermine le regard. L'étude de l'image, c'est-à-dire des représentations mentales assez grossières qu'il faut distinguer de l'opinion comme telle, s'avère essentielle à l'histoire sociale des échanges interculturels.

La présente étude de Sylvain Simard offre un triple intérêt. Au premier chef, elle éclaire l'image que la France se fait du Canada. Elle nous apprend moins sur le Canada du temps que sur les attentes et la vision du monde des Français du Second Empire et de la Troisième République. Des chercheurs exploreront avec profit cette riche veine dégagée par l'auteur. Ils seront sans doute amenés à nuancer le classement entre ultramontains et libéraux — utilisé par Simard — qui a trop dominé les études historiographiques. En effet, cette problématique se révèle déficiente depuis les travaux d'un Émile Poulat et d'un Jean-Marie Mayeur, qui ont montré l'ouverture des intransigeants au social et l'indifférence de bien des libéraux à ce problème. Simard juge sans sympathie le groupe leplaysien à l'«idéologie régressive». Pourtant, ce sont les Français Gauldrée-Boilleau et Barbezieux et les Canadiens Lortie et Gérin qui ont présenté nos premières et irremplaçables monographies sociographiques. Leur méthode valait mieux que leur idéologie...

En second lieu, cette étude constitue une contribution majeure à l'étude des relations entre la France et le Canada. L'auteur exploite habilement ses riches sources et sa mise au point fournira un cadre de référence indispensable aux monographies à venir.

Enfin, cet ouvrage fait connaître l'image que les Canadiens se font d'eux-mêmes, tant il est vrai qu'ils ont lu les récits français et y ont cherché confirmation de l'auto-image qu'ils portent. À l'inverse, l'aspect négatif de l'image n'a pu que les confirmer dans leurs idées sur l'incompréhension de Français accordés ni à leurs valeurs ni à leurs comportements.

L'auteur ne s'aventure guère dans l'histoire de la France et du Canada pour expliquer ses témoignages. Signalons ici chez Simard une inexactitude de taille puisqu'elle est au cœur d'un débat vif à l'époque: au Canada depuis le 17^e siècle, la dîme n'a jamais représenté le «dixième des revenus», mais plutôt la 26^e partie de la récolte! On aurait aussi apprécié une attention plus grande à la conjoncture socio-politique d'un côté et l'autre de l'Atlantique. Si l'image évolue relativement peu, l'accent sur tel ou tel aspect ne relève pas uniquement de la situation individuelle du témoin. Les poussées colonialistes en France, les péripéties de la lutte laïque, les désirs d'affirmation de la Province de Québec à l'étranger, les raidissements français face à l'émigration influent sur le discours de toute nature.

Le «prière d'insérer» de l'ouvrage nous annonce une grande étude tous azimuts, tant au plan des sources qu'à celui des méthodes. Étant donné que

l'auteur de ce compte rendu s'adresse à des collègues historiens, ses commentaires se situent nécessairement dans son champ étroit, l'histoire, au risque de laisser sur leur faim sémiologues, psychologues sociaux, politologues et autres «logues» auxquels s'adresse bravement Simard. Pour les historiens, cette étude se situe dans la lignée de l'ouvrage de René Rémond, publié il y a déjà un quart de siècle, sur les États-Unis devant l'opinion française dans la première moitié du 19^e siècle. Moins ambitieux que l'oeuvre de Rémond et par le sujet et par la documentation, le livre de Simard est aussi moins attentif à la conjoncture politique française. Ainsi selon lui, la monarchie qui aurait eu des rapports parfaits avec le Canada français aurait été ultramontaine: n'aurait-elle pas été plutôt «gallicane» dans la bonne tradition monarchique? Ce livre n'a pas non plus le souci d'exhaustivité dans l'analyse que démontre l'ouvrage de Rémond. Ni celui de la dernière production en date dans cette veine, soit celle de Jacques Portes, qui vient de soutenir une thèse sur les États-Unis devant l'opinion française de la fin du 19^e et du début du 20^e (*Une fascination réticente. Les États-Unis dans l'opinion française, 1870-1914*, thèse pour le doctorat d'État à l'Université de Paris I, Panthéon-Sorbonne, mai 1987, 1177 pages, en 2 volumes). Signalons en passant que bien des témoins de Portes se retrouvent chez Simard, tant il est vrai que le Canada est la porte d'entrée de l'Amérique du Nord, sinon un appendice des États-Unis, pour nombre de Français du 19^e siècle.

Traditionnellement, ce genre d'étude repose sur des dépouillements complets de la documentation, du moins livresque. Recourant à une méthode d'échantillonnage (qu'il expose et défend avec conviction), Sylvain Simard innove. Il n'emportera pas l'adhésion de tous ses lecteurs. D'abord, cette façon de procéder, si elle abrège le travail et permet de produire (sinon de publier!) plus vite, nous prive des lumières du spécialiste sur l'ensemble du corpus dont il reste le meilleur praticien. Simard n'évoque dans son étude que le septième de la production. De plus, cette méthode doit s'appuyer sur des échantillons bien situés. Pourtant, dans l'ouvrage de Simard, un des témoins clefs du clan des ultramontains, «Dom Paulatim», est mal identifié. Simard nous le présente comme un Français, et il utilise des articles publiés en 1881 dans l'*Association catholique de Paris*, qu'il cite à plusieurs reprises. Or, le témoin en question est nul autre que le Canadien Alphonse Villeneuve (1843-1898), prêtre remuant et répandu dans les Deux Mondes (voir le *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, 1, 1978). De même sait-on depuis 1949 au moins que G. Forestier, l'auteur de *Pointe-aux-Rats* est Georges Schoeffler décrit par Donatien Frémont dans sa synthèse sur les Français dans l'Ouest canadien. Néanmoins, il s'agit d'un point mineur et notre critique ne nous empêche pas de croire que le parti pris méthodologique de Simard d'échantillonner est défendable: l'érudition y perd mais l'étude de l'image reste sauve. Cependant, pour la bonne raison qu'il choisit d'échantillonner, l'auteur ne nous dispense pas de recourir à des prédécesseurs dans son champ, tel Armand Yon, à l'érudition aimable, plus orientée, et moins rigoureuse que la sienne. La méthode de Simard l'amène aussi à réduire la place de témoins majeurs, tel René Bazin, dont l'influence reste à étudier.

La liste de sources et la bibliographie de quelque 110 pages rendront bien des services aux chercheurs. L'auteur présente les récits de voyage, la littérature dite populaire, les écrits de propagande et les études socio-politiques et

autres. Tout en rappelant au passage l'intérêt de l'iconographie, l'auteur privilégie avec raison l'imprimé, comme il se doit dans une étude d'opinion. En effet, c'est ce qui circule et ce qui est lu et commenté plus que les échanges dans des correspondances privées qui importe ici. Le grand apport de cette bibliographie est la liste des 740 ouvrages qui constituent l'essentiel de la documentation de l'auteur, répartis par sous-genres du type «géographie» ou «vulgarisation». Bien que le système utilisé ne facilite pas le repérage, ce répertoire est précis et il constitue un outil indispensable à toute étude des rapports France/Canada de la période. Et Simard a poussé plus loin encore: il fournit une liste d'articles de journaux et de périodiques qui met à jour des écrits oubliés, des articles importants en eux-mêmes, et d'autres articles écrits par des auteurs connus. Les périodiques spécialisés sur les relations France-Canada ont droit à une notice bien brève. Quant aux autres, ils fournissent une longue phalange d'articles où occupent la part du lion *Le Correspondant*, *L'Économiste français*, *Les Études*, *Polybiblion*, la *Revue des Deux Mondes*, et la *Revue française de l'étranger et des colonies*. En ce qui concerne les articles de journaux, le lecteur a droit à ce qui semble la simple transcription des tables du *Temps* de 1861 à 1885 en ce qui a trait au Canada (rappelons qu'en 1983, les tables se rendaient à 1900) tandis que de *L'Univers*, on ne cite qu'un feuillet de 1886! Le lecteur reste sur sa faim devant la liste courte des écrits — pourtant abondants et répandus — de Mgr Justin Fèvre, et il ne trouve rien de dom Paul Benoît, qui écrivait autant pour les Français que pour les Canadiens. Rien non plus de l'historien républicain Henri Martin, bien célèbre et lu en son temps avant d'être détrôné par Michelet, qui enrichit son *Histoire de France* de la lecture de F.-X. Garneau et fit ainsi connaître l'œuvre de l'«historien national» dès les années 1860, soit bien avant l'édition parisienne de l'*Histoire du Canada* en 1913. L'auteur ajoute plusieurs études parues dans des périodiques canadiens récents, mais cette liste est incomplète et elle est curieusement placée en fin de bibliographie, plutôt qu'avec les autres études citées plus haut. De plus, cette liste omet des périodiques, tels les rapports annuels de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique et la *Revue de l'Université Laval*, où parut la série d'articles fondamentaux de David Hayne sur la réception des lettres canadiennes-françaises en France au 19^e siècle. De même, Simard ne fait pas mention des articles de Jean Bruchési dans *Les Cahiers des Dix* sur son oncle l'archevêque, qui sont riches en renseignements sur les relations franco-canadiennes. Absentes aussi sont les solides études plus récentes de Pierre Trépanier, sur Rameau de Saint-Père, sur Siméon Le Sage et sur les leplaysiens. La bibliographie qui s'arrête à toutes fins pratiques à 1972, nous prive ainsi d'études parues dans les quinze dernières années, telle celle — capitale — sur les communautés réfugiées au Canada à la suite de la Séparation, publiée dans cette revue par Guy LaPerrière ou encore la précieuse réédition par Lorenzo Cadieux des lettres sur le Canada rédigées par ses confrères jésuites français du 19^e siècle.

Bien qu'il soit agréable à lire, cet ouvrage révèle des inexactitudes et un laisser-aller dans la toilette du manuscrit qui en rendent l'utilisation parfois malaisée. Par exemple, le nom d'Edmond Demolins est orthographié de trois façons différentes! Aussi Joseph-Charles Taché est appelé Jean-Charles, selon un usage ancien ou confondu avec Joseph Tassé. De plus, l'auteur ne nous dit pas que Edmond Buron et Edmond Lambert (souvent cités dans la bibliographie) ne font qu'un, le second étant le pseudonyme du premier. Il aurait eu

profit à utiliser le répertoire classique de Audet et Malchelosse, complété par Vinet, qui fournit la clef de pseudonymes non élucidés. Signalons aussi qu'il faut lire «Maurice» et non «Morice», «Guénard-Hodent» et non «Hodent», et Charles «Langelier» et non «Langevin» (p. 325), pour mieux se retrouver. Entre autres coquilles: Tricoche (nos 486 et 333); Letouzay (p. 321); Boutillier (p. 265); Chaumonot (p. 353); Porte (p. 266); et Vekerman (no 667). Déplorons enfin le titre de l'ouvrage, qui semble contredire le sous-titre, lui-même heureusement explicite.

Les conclusions de l'auteur sont nuancées et son analyse est fine, malgré son peu de sympathie pour les «extrémistes» ultramontains et sa pitié envers les missionnaires anticléricaux «désintéressés», victimes de l'ingratitude canadienne. Il fait comprendre le succès de l'image d'un Canada français traditionnel et rural auprès d'une opinion française bien préparée à accueillir une France mythique, «plus vieille province française que nature». Rappelons ici que la France de 1900 reste encore très attachée aux valeurs agraires malgré la révolution industrielle comme en témoignent sa politique économique et sa politique tout court. Simard souligne aussi que «dans le monde hautement symbolique des rapports entre peuples et nations, les Québécois (sic) n'arrivent à l'existence que par la reconnaissance de la France». Observation plus juste en 1900 qu'en 1988. Dans sa conclusion, retouchée après la victoire de la gauche française, qui a pris ses distances face à l'autonomisme du Québec, Simard lance un appel à la tolérance de la part des «cousins».

On attendait depuis près de quinze ans ce livre, dont la première mouture fut une thèse en lettres de doctorat de 3^e cycle de l'Université de Bordeaux III. Certes, depuis quelque temps, la France comme sujet d'étude et de préoccupations politiques s'est éloignée et les études d'imagologie ne sont pas au coeur de l'historiographie, mais cet ouvrage est nécessaire. Le délai à publier fait comprendre que l'auteur a l'air d'enfoncer quelques portes ouvertes. Il affirme, par exemple, que «plusieurs historiens» prétendent que la venue de *La Capricieuse* marque «ce point de départ absolu» des relations franco-canadiennes, et que d'autres «sont enclins à croire que les relations France-Canada furent presque exclusivement le fait de fanatiques ultramontains».

Passés depuis un certain temps déjà de la concupiscence du manuscrit à la manipulation extatique des statistiques, les historiens auront profité à lire cet ouvrage. Autant que les littéraires encore braqués exclusivement sur les grands genres (roman, théâtre, poésie) à l'exclusion des autres formes d'écrits. Ce livre est aussi une contribution bienvenue au secteur négligé de la psychologie collective d'hier. Freud a bien moins marqué l'histoire récente que Marx, et il n'est que juste de rappeler le poids du mental. Enfin, les Franco-Québécois «de vieille souche» n'ont pas fini de régler leurs comptes culturels avec la France, même en ces temps où la reconnaissance de la nord-américanité est la mode. L'étude de Sylvain Simard fournit sur la question une riche matière à réflexion.